

Covid-19

Mot, discours, situation, comportement

Vol. 11, No. 5
pp. 327-347
November &
December
2020

Denis Bertrand¹ , Ivan Darrault-Harris² , Marzieh Athari Nikazm³ 
INSF⁴

Résumé

La pandémie Covid-19 qui sévit autour de nous depuis un an impacte nos vies. Elle a remis en question beaucoup de nos acquis. La vie quotidienne s'est transformée d'une manière que nous n'aurions jamais envisagée. Nous avons dû rapidement changer nos habitudes et nos comportements afin de préserver notre santé, celle de nos proches, de nos voisins et du reste du monde. Face à cette situation « inédite », il y a des termes qui reviennent sans cesse pour décrire la crise sanitaire et ses conséquences. Cette pandémie planétaire a bouleversé également les comportements humains.

Dans cet article, nous examinons comment le mot Covid-19, véritable moteur du changement de nos existences, est aussi moteur du changement dans la langue et dans nos comportements. En effet, au sein du parcours génératif de la signification tel qu'il a été envisagé par la sémiotique, Covid-19 est un actant qui traverse les différents stades d'un parcours, allant de la dénomination jusqu'au discours. L'effervescence discursive du Covid-19 est d'ordre narratif. Il apparaît comme le prototype de l'anti-sujet. Incarnation parfaite et absolue du mal. Un seul et unique programme narratif le motive : la propagation. Nous voyons également que Covid-19 n'est plus seulement l'anti-sujet de notre récit. Il devient véritablement l'anti-Destinateur, menant dans l'ombre une armée de malfaisants capables de se réinventer à loisir. C'est un exemple spectaculaire de cumul actantiel.

Mots clés: Covid-19, dénomination, actant, régimes narratifs, genre, étho-sémiotique

Reçu: 21 December 2020
Révisé: 20 January 2021
Accepté: 31 January 2021

1. Professor, Paris 8-Vincennes-Saint-Denis University. Paris. France;
Email: denis.bertrandcotar@gmail.com, ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0002-4013-4295>.
2. Professor, Limoges University. Tours. France;
Email: darrault-harris.ivan@orange.fr; ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0003-1780-8404>.
3. Assistant Professor, Shahid Beheshti University;
Email: m_atharinikazm@sbu.ac.ir; ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-3735-3710>.
4. We thank the organization INFS (Iran National Science Foundation) for supporting the project, number 99008997: *The semiotic universe generated by the coronavirus: study of its etho-sociological consequences in different cultures.*

1. Introduction

Le monde actuel connaît une grave situation : l'apparition d'une maladie qui a envahi toutes les activités humaines engendrant la peur dans le monde entier. Depuis presque un an, nous voyons une démonstration permanente de l'importance de l'usage de termes propres pour clarifier la notion et la situation. Cette maladie virale a été d'abord appelée « coronavirus de Wuhan » ou « 2019-nCoV », puis « Sars-CoV 2 », et enfin « Covid-19 ». Et dans les discours politiques, on entend parfois « Virus chinois » ou « Virus de Wuhan », dans les discours quotidiens ou religieux apparaissent des termes comme « virus néfaste ». En tout cas, l'appellation paraît importante. Comme affirme Bernard Rentier, virologue et immunologiste (26 juillet 2020)¹ : « Un vocabulaire approximatif, souvent dû à une traduction approximative, peut avoir des conséquences majeures sur des décisions qui nous concernent tous ». Donner un nom à un virus n'est pas une opération neutre. Cela est enfin flagrant quant aux liens entre la crise sanitaire, la crise environnementale et la crise sociale. La pandémie du Covid-19, nominalement présentée comme un « facteur » objectivable, est ainsi une opération discursive stratégique, qui montre le point de vue des énonciateurs utilisant ce nom dans leur discours. Le choix du nom permet en effet de faciliter la communication auprès du grand public en raison de différentes connotations. Ce choix diffère d'un discours à l'autre et repose, dans chaque cas, sur des critères propres.

Il est évident que comme tout événement majeur et de longue durée affectant les États, les nations, les peuples et les personnes dans leur vie quotidienne, la pandémie due au coronavirus ne peut que retentir sur la langue elle-même et l'affecter directement ou indirectement. Aussi bien par le surgissement soudain de termes nouveaux que tout un chacun doit assimiler à grande vitesse, que par des effets de sens inédits, des formes de rationalité inattendues ou des changements d'attitudes que ces mots induisent.

Comment peut-on justifier le choix de tous ces noms ? Est-ce qu'ils sont tous liés à la même visée référentielle ? Comment peut-on expliquer le parcours génératif du sens de ce virus ? De quelles manières cette maladie influe-t-elle les comportements des gens ?

En nous fondant sur l'approche sémiotique de la signification, nous proposons ici quelques éléments d'analyse.

1. <https://bernardrentier.wordpress.com>

À commencer par une réflexion lexicale. La sémiotique nous a appris à considérer le mot comme une condensation signifiante figée par l'usage. À la manière des comprimés effervescents plongés dans l'eau, ces significations se diffusent dans les différents contextes de leur emploi, déployant alors des configurations narratives, passionnelles, figuratives et sensibles très diverses dont l'analyse peut chercher à rendre compte. De plus, au-delà des contextes discursifs dans lesquels les mots s'immergent, les situations concrètes où ils circulent sont également par eux modifiées. Ils influent sur les comportements et déterminent des réajustements d'attitudes relationnelles. Après avoir étudié la dénomination du virus, nous proposons ici quelques réflexions en deux temps : tout d'abord d'ordre sémio-linguistique, centrées sur les mots, et ensuite d'ordre étho-sémiotique, centrées sur les comportements qu'ils induisent.

2. La valse des dénominations

Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Greimas et Courtés ont défini deux sortes de dénominations : la « dénomination naturelle » et la « dénomination artificielle ». La première qui relève du « fonctionnement ordinaire des langues », s'inscrit dans le discours et se divise en « dénomination figurative » et « dénomination translative ». Dans la première, « une figure recouvre une classe de dérivation ouverte (exemple : le noyau sémique « tête » dans « tête de clou », « tête d'épingle », « tête d'un mat », « tête de pavot », etc.) » (1993 : 88). La seconde est « caractérisée par le transfert d'un segment de discours (lexème ou syntagme) d'un domaine sémantique à un autre, relativement éloigné (« tête de loup » pour « espèce de plumeau » ; « tête de nègre » pour « espèce de couleur ») (1993 : 88). En ce qui concerne la « dénomination artificielle » ou plutôt « scientifique », elle relève de la construction du métalangage sémantique. C'est la définition qui lui donne de la valeur. Puisqu'il s'agit du métalangage, les définitions doivent comporter le plus de renseignements possibles sur le matériau examiné. Selon Greimas et Courtés, il est préférable de « substituer aux dénominations lexicales des symboles (lettres, chiffres, etc.) » (1993 : 88)

Concernant notre sujet, il faut distinguer deux processus de dénomination, celui des virus, de la responsabilité du CITV (Comité international de taxonomie des virus) et celui des maladies, de la responsabilité de l'OMS qui classe les affections

dans la CIM (Classification internationale des maladies). Ces deux actes de dénomination ont une origine et une finalité distinctes. Les virus sont dénommés par les virologistes en fonction de leur structure génétique afin de faciliter la mise au point de tests de diagnostic, de vaccins et de médicaments.

Quant aux maladies, leur dénomination doit faciliter les échanges sur la prévention, la propagation, la transmissibilité, la sévérité et le traitement souhaitable. Ce virus était d'abord appelé « coronavirus de Wuhan » ou « 2019-nCoV » ; l'ICTV a ensuite annoncé, le 11 février 2020, que le nom du nouveau virus serait « coronavirus 2 du syndrome respiratoire aigu sévère » (SARS-CoV-2), en anglais « *Severe Acute Respiratory Syndrome CoronaVirus 2* » (SARS-CoV-2). C'est un nom officiel du nouveau coronavirus identifié dans la ville de Wuhan, chef-lieu de la province du Hubei en Chine. Il est l'agent étiologique de l'épidémie de pneumopathie infectieuse qui s'est répandue en Chine et ensuite dans le monde à partir de fin décembre 2019. Ce nom a été choisi car le virus est génétiquement apparenté au coronavirus responsable de la flambée de SARS de 2003. Bien qu'apparentés, les deux virus sont différents. La longueur et la complexité de cette dénomination la condamne immédiatement, l'excluant de la communication quotidienne. De son côté, L'OMS a annoncé le 11 février 2020 que le nom de cette nouvelle maladie serait « COVID-19 », conformément aux lignes directrices précédemment élaborées avec l'Organisation mondiale de la santé animale (OIE) et l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). On verra que cette dénomination ne rencontre pas le succès populaire. Son genre, de plus, est fluctuant, signe de faible appropriation¹.

Une justification de ce choix surgit du point de vue de la communication sur les risques : utiliser le nom SARS pouvait avoir des conséquences indésirables et créer une peur inutile chez certaines populations, surtout en Asie qui a été le continent le plus touché par la flambée de SARS en 2003. Pour cette raison et d'autres, l'OMS a commencé à désigner le virus comme « le virus responsable de la maladie COVID-19 » ou « le virus de la COVID-19 » dans sa communication avec le public. Aucune de ces désignations ne saurait remplacer le nom officiel du virus retenu par l'ICTV, qui s'est imposé : SARS-CoV-2. Deux dénominations sont entrées dans l'usage courant grand public :

1. Pour le virus : le *coronavirus*, vite soumis à l'apocope pour donner « corona », forme simplifiée dont nous avons observé l'usage généralisé, surtout chez les

1. <https://www.who.int/fr/emergencies/diseases/novel-coronavirus-2019>

jeunes. Il est difficile de vérifier si *corona* est mis en relation avec son étymon *couronne*, renvoyant pourtant à l'image très médiatisée du virus, sphère hérissée de petites protubérances à base triangulaire permettant au virus d'entrer en contact avec les cellules humaines pour les infecter. Les images obtenues par microscopie électronique sont colorées pour offrir un rendu spectaculaire du virus qui, dans la communication courante, est donc réduit à son terme figuratif comparant. Or le virus apparaît comme une sphère régulière et non une couronne. On peut cependant évoquer « la couronne solaire », la couche la plus éloignée de l'atmosphère solaire, traversée d'éruptions un peu semblables aux protubérances du virus. Pour un observateur terrestre, cette couche *couronne* le soleil.

2. La maladie engendrée par l'infection du virus est désignée comme la Covid-19, soit la contraction de **Corona Virus disease**, dénomination choisie pour sa facilité de prononciation et son caractère neutre (ne faisant pas allusion à un lieu d'origine). La dénomination est obtenue par une triple opération d'apocope : corona > co-, virus > vi-, et disease > d. Pour aboutir à deux syllabes – co-vid – faciles à prononcer et à mémoriser. Mais très peu de locuteurs savent remonter à la source de la dénomination. Plus innovante est l'adjonction de 19, la date de l'année d'apparition de la maladie. Ce qui la fait entrer, de manière surprenante, dans le paradigme des objets millésimés : les vins, les voitures, les timbres, les pièces de monnaie. C'est, à notre connaissance, la seule maladie millésimée, inscrite historiquement. Rien de tel, par exemple, pour le VIH. Lui accorder ainsi une naissance temporellement marquée serait-il un moyen symbolique de lui assigner une vie limitée et une mort prochaine ? D'autre part, on le sait, le virus est capable de générer des variants qui sont souvent désignés, eux, par leur origine géographique : le variant anglais ou celui d'Afrique du sud ; tout récemment, le japonais.

Mais comme il ne s'agit pas d'un nouveau virus, les dénominations respectent des règles différentes : le variant anglais est appelé « B.1.1.7 » ou « VUI-202012/01 » (pour *Variant Under Investigation* n° 1 du mois de décembre 2020). La date d'apparition se précise, se rapprochant quasiment d'une date anniversaire, tout en n'obtenant pas de dénomination comparable à celle du virus, car son trait identitaire est limité à une protéine. Sur les 17 mutations que compte le nouveau variant, celle qui intéresse particulièrement les scientifiques est la « N501Y » car elle affecte « la protéine Spike (*spicule*) qui se trouve à la surface du Sars-CoV-2. »

Or, la protéine Spike est la clé qui permet au Sars-CoV-2 de pénétrer dans nos cellules. C'est la mutation de cette protéine qui accroît donc la contagiosité du variant. Mais la dénomination du variant, on le constate, ne révèle pas le lien généalogique avec le virus souche, exception faite de l'indication chronologique (2019/2020).

Enfin, la comparaison entre une unité lexicale comme « Coronavirus » et une séquence d'unités lexicales comme « Sars-Cov-2 », « virus chinois », montre que la dénomination est à la fois formelle et sémantique. Au niveau de la forme, c'est le statut de l'unité lexicale qui constitue un tout formel : fait important. Dans le cas de « Coronavirus », qui est une dénomination figurative et « Covid19 », dénomination artificielle ou scientifique, l'unité formelle que constituent les deux unités lexicales n'est pas la même chose. Covid-19 (le nom de la maladie) marque tous les traits sémantiques du virus jusqu'à l'année de l'apparition, tandis que Coronavirus montre tout simplement une catégorie de virus. Les deux mots se séparent sémantiquement par le fait que le deuxième contient en plus, iconiquement, l'année de l'apparition. La catégorie de l'année attribuée au virus est une catégorie référentielle. Cela montre un état reconnu, délimité et sémantiquement plus restreint. De fait, le sens du mot construit Covid-19 est totalement compositionnel.

3. Réflexions sémio-linguistiques autour de la pandémie

3.1. Crise de genre sur COVID-19 : « le » ou « la » ?

Parlons énonciation tout d'abord. Un débat formidable est lancé : doit-on dire *Le* ou *La* Covid-19 ? Il y a crise dans le genre. À la radio, à la télévision et sur les autres médias, on entend et on lit alternativement l'une et l'autre forme, parfois sur la même chaîne, parfois dans la même émission, parfois dans la bouche du même locuteur. On en discute, personne ne l'emporte, et les deux coexistent. L'Académie française a beau avoir tranché le 12 mai 2020 – Covid-19, comme la plupart des noms de maladie, sera féminin, c'est dit ! En réalité, rien n'y fait, Covid-19 reste transgenre : tantôt garçon, tantôt fille¹.

On le sait, depuis que le genre grammatical est rabattu en France sur le genre sexuel – c'est un effet indirect du développement de la « théorie du genre » –, les

1. Garçon dans la bouche des filles, fille dans la bouche des garçons ? Le présentateur et la présentatrice d'un journal du matin sur une grande radio nationale illustrent le chiasme, de manière régulière (cf. *France Inter*, 7/9, 18 janvier 2021).

noms de la langue sont sous surveillance. Et les pronoms aussi : que l'on pense au rude débat – bien justifié du point de vue de l'histoire du français et des rapports de domination sexuelle – sur l'écriture et la langue inclusives. (Bertrand, 2021)

Les rhéteurs des deux côtés avancent, chacun pour son camp, de solides raisons. En faveur du féminin, il y a la déclinaison du sigle anglophone « C.O.V.I.D. », et de sa dernière lettre « D = Disease : la maladie ». C'est donc en bonne logique, à partir de la traduction de cette dénomination, que le genre doit, pour être en cohérence avec le nom traduit (« la maladie de... »), se trouver lui aussi au féminin (on dit « la » CIA, à partir de la traduction française de l'anglais « agency » : « une agence », selon la règle qui veut que, pour un acronyme, ce soit « le genre du mot principal qui compte » (Citation de la dépêche AFP (Agence France Presse) du 12.05.2020). D'ailleurs, on l'a dit, la plupart des noms de maladies infectieuses en français sont au féminin : la tuberculose, la méningite, la diphtérie, la varicelle, la lèpre, la peste, etc. Est-ce la rection du terme générique – maladie – qui a entraîné cette féminine contagion ? Mais il y a aussi, constatons-le, quelques maladies au masculin, et non des moindres : les oreillons, le choléra, le cancer. Cette alternance, dont il serait intéressant de mettre au jour les raisons en sémantique historique, laisse en tout cas ouvertes les portes de la discussion. Et les arguments, de l'autre côté, ne manquent pas.

L'ombre d'Eve, la première femme, la femme pêcheresse, ne plane-t-elle pas sur les attributions génériques des mots ? Ainsi, prenons les dénominations de l'animal le plus populaire en France, après le chien et le chat : le ruminant de nos prairies. Lorsqu'il se transforme en viande, il est toujours masculin : c'est le bœuf que l'on savoure. Et nous avons beau manger en réalité, sous ce nom, le plus souvent de la vache, nous commandons sans hésiter un steak de bœuf, bleu, saignant ou à point. Le masculin vient en quelque sorte anoblir la vache en la mettant dans nos assiettes. Mais lorsque cette même chair est atteinte d'une maladie virale, potentiellement contagieuse, alors le féminin retrouve sa place : nous la nommons « la vache folle » (« *le bœuf fou » paraîtrait incongru au locuteur francophone). Bien entendu, le virus ne connaissant pas la barrière des sexes, il y a eu autant de bœufs et de taureaux que de vaches à être victimes de cette maladie. Mais au total : le masculin pour le bon, le beau ou le bien ; et le féminin pour le mal, l'inconnu, le tordu. N'y a-t-il là qu'un hasard ? Peut-on y lire la rémanence de quelque représentation mythique ?

Dire « Le Covid » a donc quelque chose de réparateur, un acte de justice en somme. C'est pourquoi nous l'adopterons dans les pages qui suivent.

Dès lors, le virus (masculin celui-là) affectant et infectant aussi bien les filles et les garçons, les vieux et les vieilles, les moins vieux et les moins vieilles, il est peut-être logique et intellectuellement satisfaisant que les deux genres de Covid coexistent, comme les noms propres bi-genres que nous féminisons et masculinisons à loisir selon les personnes qu'ils nomment : ma chère Camille, mon cher Camille. Souplesse sémémique des noms.

Car le fait est là : plusieurs mois après que le débat a été réglé par la voie académique autorisée, le dilemme subsiste, et la coexistence des genres non seulement se maintient mais elle se consolide. Il n'y a plus de doute : chacune choisit son sexe.

3.2. *Le Covid actant du récit : quel nouvel ordre narratif ?*

Une des découvertes essentielles de la sémiotique est sans conteste la présence du narratif enfouie au plus profond de la langue – et plus généralement du langage dans toutes ses formes d'expression (Greimas, Courtés, 1979, 1993 : 244-249). Selon cette discipline, le narratif ne concerne pas seulement le récit et ses variétés (c'est l'affaire de la narratologie), mais il détermine les conditions d'intelligibilité des mots comme des discours, même les plus abstraits, ainsi que des images, même les moins figuratives. Le sens se raconte (Bertrand, 2019). Le narratif est au foyer du moindre mot : comprendre celui-ci consiste donc à étoffer les potentialités narratives qu'il recèle. L'étude du phénomène définit le champ de la *narrativité* (en-deçà et au-delà de la narratologie).

L'effervescence discursive du Covid est donc d'abord d'ordre narratif. On le saisit en tant qu'actant. Parmi les types de figures actantielles disponibles, il apparaît comme le prototype de l'anti-sujet. Incarnation parfaite et absolue du mal, il n'y a rien de bon à en tirer. Un seul et unique programme narratif le motive : la propagation. Et un seul contre-programme est disponible pour le sujet menacé que nous sommes : la lutte. Une humoriste radiophonique, Nicole Ferroni, s'écriait récemment : « Attention derrière toi !... Un virus que l'on combat !... » (*France Inter*, Matinale 7/9 du 14 janvier 21). Et le gouvernement français a mis en place un site Internet stratégique que chaque citoyen est instamment prié de télécharger. Il a pour mission de circonscrire l'espace de cette lutte et d'instaurer l'actant collectif

qui seul sera capable de neutraliser l'ennemi : ce site s'appelle « Tous Anti-Covid ».

Outre la violence des coups qu'il porte – en France, 70 000 morts moins d'un an après l'entrée de l'agent honni, et tout le monde connaît les chiffres terrifiants dans les pays les plus touchés comme Iran –, un trait remarquable de Covid-19 est de transformer profondément le paysage narratif. Si nous retenons comme anti-sujet le « Covid-19 » lui-même, et non pas le « coronavirus », c'est parce qu'il faut prendre en compte le contexte global de la maladie en action pour mesurer son impact sur l'univers des significations. Or on observe qu'une des actions premières du Covid est de miner les catégories. Il s'attaque à de nombreuses catégorisations essentielles, de ces topiques qui ordonnent notre univers signifiant quotidien, sur lesquelles nous fondons notre confiance dans le monde : il les altère, les transforme, les renverse. Le domaine des brutalités catégorielles est évidemment très vaste, et nous voudrions ici en analyser brièvement trois exemples.

3.2.1. Covid transforme le positif en négatif

Bruno Latour, philosophe écologiste ami des sémioticiens, s'est profondément engagé, depuis le premier confinement, dans une réflexion sur le « monde d'après ». À propos de son dernier essai *Où suis-je ?* (2021a), il expliquait son intention en disant : « J'ai pensé qu'il fallait essayer de faire du positif avec du négatif. » (Latour, 2021b : 35). Il assignait ainsi, dans un cadre axiologique traditionnel, les valeurs du bien au positif et celles du mal au négatif. Or le paradoxe est qu'avec Covid-19 le positif est désormais le négatif, lorsqu'on est testé et qu'on réagit au virus, et le négatif est le positif ! Le fait d'identifier le négatif au bien et le positif au mal est, certes, une réalité ordinaire dans le contexte de la pratique médicale. Mais l'emprise sur l'imaginaire du sens, liée à l'extension de la maladie et à la pratique des tests sur un nombre toujours plus élevé de personnes, peut à terme affecter la valence des mots aux yeux des francophones : être positif pourrait alors être plus généralement assimilé au mal. Nous n'en sommes pas là, certes, mais on peut considérer cette bi-valence contradictoire du terme « positif » comme un signe avant-coureur : une marque de la crise du sens qui atteste l'empire croissant de Covid-19.

3.2.2. *Le Destinateur disséminé*

La figure du Destinateur¹, cheville ouvrière de tout ordre narratif, est bousculée. Elle n'a pas vraiment disparu – quoique les détenteurs du pouvoir qui l'incarnent en principe paraissent aujourd'hui bien désemparés –, mais elle semble plutôt s'être métamorphosée et démultipliée. Elle réapparaît, faiblement scintillante, sous une multitude de formes, à travers différents registres narratifs, plus ou moins assurée d'elle-même, un peu flottante – comme tout le reste.

Ainsi, chaque citoyen a été invité à imprimer chez lui, en un nombre d'exemplaires *ad libitum*, une très officielle « Attestation de déplacement dérogatoire », modulable selon les confinements (1 et 2) et les situations personnelles. Le formulaire est à remplir pour chaque sortie, à dater chaque jour, et à signer. En temps ordinaire, un tel document devrait être signé et tamponné par une autorité instituée, la Mairie ou le Commissariat, supposée garantir sa validité. Ici, rien de tout cela, c'est le soussigné qui valide. C'est lui qui s'autorise lui-même à sortir. Il est son propre Destinateur. Cette auto-autorisation est fondée sur une valeur dormante, absente précisément des univers formulaires régis par le soupçon, et qui se trouve aujourd'hui bizarrement réactivée : l'honneur, à travers le respect de la parole donnée ; avec ce qu'il implique de confiance et de loyauté. Et les autorités instituées perdent, à proportion, leur statut de Destinateur.

3.2.3. *La prolifération actantielle de l'anti-sujet*

C'est là un des traits les plus frappants de la situation narrative actuelle, et elle ne concerne pas seulement le Destinateur qui s'affaiblit en se disséminant. Cette prolifération affecte le Covid lui-même. En se multipliant, il rend – ou cherche à rendre – son identité de plus en plus insaisissable. L'apparition des « variants » fait de lui un ennemi furtif. Le masculin, unanimement adopté ici, est porteur de significations qui, par-delà le statut scientifique du terme « variant » en biologie, équipent le Covid d'un véritable armement connotatif : alors que la « variante » maintient une hiérarchie entre l'élément-source, objet de référence qui reste central, et l'élément qui en émane et reste local, particulier, secondaire (cf. les « variantes libres » en phonologie), le « variant » lui se présente comme un être à part entière, autonome et doté de propriétés intrinsèques, plus redoutable à l'occasion que celui

1. Le Destinateur est un actant dominant le sujet et susceptible de le manipuler (de faire croire à faire faire). Le Roi, dans le conte populaire, envoyant le héros en mission, en est un bon exemple.

qui l'a fait naître : le « variant » devient synonyme du « mutant ».

« Variant britannique »¹, « variant japonais », « variant d'Afrique du sud »... La localisation géographique de la première apparition compte elle aussi. Elle joue un double jeu menaçant. D'un côté, elle est porteuse d'une stigmatisation possible du pays d'origine selon le biais cognitif qui fait subrepticement passer du lieu d'apparition à la cause, et de la cause à la responsabilité. De l'autre, elle ouvre un potentiel d'apparitions de « variants » indéterminé, dotés à chaque fois d'une identité biologique et culturelle propre, mais dont la singularité affichée par le nom indique surtout l'affolant potentiel de multiplication.

Et Covid-19, à la tête de cette troupe infinie, n'est plus seulement l'anti-sujet de notre récit. Il devient véritablement l'anti-Destinateur, menant dans l'ombre une armée de malfaisants capables de se réinventer à loisir. Ainsi, un gros titre à la une de *France Info*, lourd de menaces, s'affiche le 18 janvier 2021 : « Les variants du virus touchent le monde entier ».

3.3. Mots du Covid et états sensibles : humeur et humour

Avec le premier confinement, puis avec le deuxième, on a aussi observé une flambée de l'humour : effervescence exceptionnelle de vidéos, de bons mots, de pantomimes, de pastiches, de sketches. Une véritable encyclopédie transculturelle du comique né du Covid, avec ses genres, ses registres, ses thèmes privilégiés et ses personnages-cibles... a pris forme sous nos yeux.

Le comique relève de l'analyse tensive : il se nourrit du tragique, avec lequel il entre en « corrélation converse ». Plus le tragique s'intensifie, plus l'humour s'exalte aussi pour assurer, à bonne hauteur, la conjuration de la peur. L'humeur est son carburant. Il y a là matière à une réflexion théorique que pourrait nourrir un corpus considérable. Mais nous souhaitons, dans le cadre limité de cet article, nous arrêter sur un cas remarquable : celui de la phonologie. Or, et c'est cela qui nous

1. Le variant est aussi un actant narratif, soumis à plusieurs régimes de nomination. On peut lire le récit de son émergence, révélant le processus syntaxique de sa nomination technique : « Observé pour la première fois en septembre 2020 dans la région du Kent, dans le sud-est de l'Angleterre, le variant VoC 202012/01 (*Variant of concern, year 2020, month 12, variant 01*) du coronavirus est probablement à l'origine d'une flambée de cas au Royaume-Uni et plus récemment en Irlande, en raison d'une contagion accrue. », G. Dagorn, « Variant du Covid-19 : pourquoi un virus très contagieux est plus dangereux qu'un virus très léthal », *Le Monde*, 16 janvier 2021 (en ligne).

intéresse, cet emballement de la machine phonologique a été diffusée à deux reprises publiquement, comme deux variantes d'un même récit, au cours des deux séquences successives de confinement (avril-mai, puis octobre-novembre 2020).

1. Ayant constaté que seules les consonnes sont en jeu dans la projection des postillons coupables de la transmission du virus aux interlocuteurs, le gouvernant-phonologue précise que les voyelles sont toutes innocentées. Parmi les consonnes, seules sont impliquées les occlusives, dites précisément « explosives ». Le gouvernant-phonologue édicte alors les règles de la disparition des occlusives. Les occlusives bi-labiales d'abord, celles qui sont en première ligne : le p et le b. Puis les dentales-alvéolaires : le t et le d. Puis les vélares : le k et le g. Le décret indique aussi leur remplacement par des m et des n : « Mouvez-vous nire nan mel marnier on nrouv le norona... ? » La déformation d'un ordre syntagmatique caractéristique de l'humour affecte ici la seule syntaxe phonologique : le parler, comme dans le monde sans « e » du roman de Georges Perec, *La disparition*, est soumis à un régime oulipien.

2. Or, en reprenant le même motif neuf mois plus tard, l'humoriste Nicole Ferroni présente un billet intitulé « Cessons de faire des P ». Elle ajoute alors à la déformation un autre trait comique, jouant sur le calembour pour faire apparaître le grand ressort scatologique de l'humour. Voici l'essentiel de son billet, énoncé avec forte accentuation de la consonne « p » :

« Comment empêcher plus la **propagation** de cette **épidémie** qui **paralyse** le pays nom d'un **poutchin** d'**pingouin** d'**populiste** ? Eh bien figurez-vous que la réponse est précisément en évitant de dire ce type de phrase. Oui. Le journal scientifique irlandais *Irish Journal for Medical Science* a été formel la semaine dernière : « il faut arrêter de faire des P [*rires dans le studio*] si on veut freiner la propagation du Covid. Je le dis notamment pour vous Léa et Nicolas [*journalistes présentateurs de l'émission*] qui avez fait pas mal de P ce matin dans le studio. Notamment quand vous avez dit à votre invité « vous faites **partie** de l'**APHP**¹ », vous avez fait des P à l'antenne que tout le monde a entendus [*rires*]. Après, évidemment, quand je parle de P je ne parle pas de « prout », parce que le prout est, comme le numéro de la sécurité sociale, quelque chose de très personnel. Non, je parle de P, la seizième lettre de l'alphabet, oui le P cette lettre qui fait démarrer une « **patate** », qui fait tenir un « **hippopotame** » sur trois pattes et qui achève tous les groupes de **rap**. Oui cette lettre P dont il vient d'être **prouvé** que lorsqu'on la **prononce** elle **provoque** plus

1. APHP : Assistance Publique-Hôpitaux de Paris.

d'expulsion de postillons qui puent le virus, pardon, qui pulvérisent des virus et seraient donc responsables d'une plus grande propagation du Covid. En gros, plus on augmente les P plus on augmente le R, le R étant l'indice de reproduction de la maladie, c'est-à-dire le nombre de personnes susceptibles d'être contaminées par une personne infectée. Et c'est pour ça que même si on est très préoccupé, on ne doit pas le dire, pour ne pas postillonner davantage de coronas sur son voisin. Aussi, si j'étais Monsieur Véran, Ministre de la Santé, en attendant notre tour de vaccin qui aura lieu, ouououh, au mois de juin, je prendrais vite cette mesure forte et immédiate, oui, « par arrêté non pas préfectoral mais réfectoral », j'ordonnerais la suppression, enfin la surpression, des p de nos propos, enfin de nos roros [rires] Et, je sais, du coup, vous me direz mais enfin Ferroni, supprimer les P vous n'y pensez pas, comment va-t-on faire pour commander des petits poulpes à la plancha. Ecoutez, Nicolas, de toutes façons, les restaurants sont fermés, et ils le resteront tant qu'on continuera à faire des P. Donc il faut rendre sur nous et faire reuve d'adaption. Oui, il faudra du temps our aeler nos papas mama, mais il y a aussi des avantages à cela. Car les gens qui étaient sur la paille seront sur la maille et on remplacera peut-être la pollution par les solutions, et les punk à chiens par les funk à chiens, on transformera la paresse en caresse, toute pourriture en nourriture, et ce qui pue en ce qui mue dans un monde où plus personne ne pourra périr, mais seulement guérir et chérir. Et avec tout ça vous me direz mais Ferroni, quand donc on s'en sortira, eh bien je vous répondrai comme tous les experts : pffft... ! Nicolas Demorand — Merci Nicole, c'était arfait ! (N. Feroni, *France Inter*, 7/9, 14.01.2021)

Le développement prosodique, figuratif et narratif du motif initial fait ressortir ici la poéticité de la langue. Il multiplie les chances de l'humour en accentuant la vertigineuse relativité du langage. C'est aussi cette relativité due au Covid qui marque, de manière peut-être plus profonde encore, les flottements véridictaires. Greimas avait introduit le mot « véridiction » comme une modalisation de ce qui se dit autour de la vérité et de ce qui lui arrive de tous côtés, du secret et du mystère au mensonge et à l'illusion. La vérité était néanmoins centrale, un point fixe, même si elle restait utopique. Avec le Covid, il semble aujourd'hui que la vérité a disparu dans les mille et une facettes kaléidoscopiques de la véridiction, et que celle-ci reste seule. Le champ véridictaire est si large que c'est là un autre chapitre qu'il faudrait ouvrir, celui des incertitudes, des tromperies, des demi-vérités, des doutes à

l'horizon, des soupçons complotistes, des fake un peu partout et des vacillements généralisés du croire, entre incrédulité, scepticisme, conviction, et fanatisme.

Ainsi, le mot Covid poursuit sa déclinaison linguistique. Véritable moteur du changement de nos vies, il est aussi, comme on l'a suggéré, moteur du changement dans la langue. Durablement ? On ne le sait. Mais ce qu'on sait, c'est que cette traversée du langage, depuis les sons jusqu'aux mots, et des mots aux discours, ouvre sur l'agir en commun lui-même, qu'il affecte.

4. Réflexions étho-sémiotiques autour de la pandémie

Tout un chacun en a été témoin, tant la médiatisation du phénomène fut permanente : la pandémie planétaire a bouleversé profondément les comportements humains. L'éthosémiotique – sémiotique, justement, du comportement –, nous¹ l'avons proposée dès le début des années 1990, amplifiant le projet trop limité d'une psychosémiotique (1980), sera mobilisée. Notre éthosémiotique entend s'attacher à la complexité de surface du comportement (Darrault-Harris, 2002), qui entremêle des signifiants hétérogènes : mimiques, gestualité, postures, déplacements, sans oublier le langage verbal dont les composantes infra-verbales (prosodie, vocalité) sont si signifiantes. (Darrault-Harris, 2008 et 2018)

Mais notre originalité tient à la décision de ne pas nous enfermer dans la description, vite interminable, du signifiant de surface, en recherchant le plan profond d'engendrement et de régulation de la production de sens comportemental, qui est bien celui des structures narratives. (Darrault-Harris, 2019)

Notre comportement est donc un récit, bien majoritairement non verbal (Darrault-Harris, 2002), et nous faisons l'hypothèse que la pandémie bouleverse précisément notre compétence d'engendrement narratif.

4.1. Le bouleversement des règles proxémiques

Si l'on examine les prescriptions comportementales des institutions politiques et sanitaires, suite à la dangereuse diffusion du virus, on trouve la consigne dominante d'observer, de respecter la « distanciation sociale », qui entre en tête dans le paradigme des gestes dits barrières, « l'une des mesures les plus efficaces pour

1. Ivan Darrault-Harris

limiter la propagation du virus », dit le Premier Ministre français¹.

Ce terme de « distanciation » a été introduit pour la première fois par Bertold Brecht (1948) pour caractériser le moyen de poser son théâtre *épique* contre le *classique* : il parle de *Verfremdung*, où l'on reconnaît le qualificatif *fremd* (étranger). Il s'agissait pour lui de provoquer un éloignement du spectateur à l'égard du spectacle théâtral, pour interdire l'identification émotionnelle, laissant toute sa part à la distance critique, en rendant, sur la scène du théâtre, événements et personnages étrangers.

À un moment où l'on ferme tous les lieux de proximité sociale, bars, restaurants, théâtres, cinémas, mosquées, lieux saints, que reste-t-il de la distanciation brechtienne dans la distanciation sociale ?

On remarque par ailleurs que le lexème *distanciation* proposé par les scientifiques a fait l'objet d'une critique esthétique (de la part du Premier Ministre français : « pas très joli en français » !). Expression « fort peu heureuse » déclare l'Académie française. On pourrait ajouter que l'expression a été utilisée par la sociologie française pour caractériser les phénomènes de ségrégation sociale, usage bien mal venu en l'occurrence pour parler d'une mesure d'hygiène. Car il s'agit plutôt d'une distanciation purement physique, *spatiale*. D'ailleurs, tout récemment, la distanciation sociale est devenue « distanciation physique » dans les communiqués officiels.

Force est bien, donc, de conclure qu'il semble que la définition brechtienne ait été vidée de son contenu, et que nous ayons affaire, avec la distanciation, à un nouveau sémème. Mais nous verrons dans la suite de notre propos qu'il subsiste peut-être des restes sémantiques, et non des moindres.

Cela dit, on va, comme on sait, jusqu'à quantifier la mesure de la distanciation sociale requise, soit, au minimum, un mètre entre les personnes. Or, si l'on se rapporte au fondateur de la *proxémique*, sémiotique des distances interpersonnelles, Edward Hall (*La dimension cachée*, 1966), on observe que, dans notre univers culturel (car il y a de notables variations selon les cultures), il existe une échelle de quatre distances fondamentales régissant notre relation spatiale à autrui : une distance de grande proximité, dite *intime*, qui inclut les contacts corporels (baisers, caresses, contacts divers) ; une distance *personnelle*, celle, par exemple, de la

1. <https://www.francetvinfo.fr>

conversation avec un interlocuteur, évaluée à environ 70/80 cm ; une distance *sociale* (2/3 m) ; et une distance *publique*, sans véritable limitation, au-delà de la distance sociale.

Concernant la distance personnelle, celle adaptée à la conversation, Hall (1966) fait l'hypothèse que les difficultés de relations commerciales des américains avec les habitants de l'Afrique du Nord proviendraient du fait que ceux-ci se tiennent bien trop près de leurs interlocuteurs, et que, ô horreur ! l'haleine d'autrui est perceptible.

Nous jouons donc avec les variations de l'échelle proxémique, selon les situations où nous nous insérons. Hall cite une variation proxémique nette lors de l'annonce de son élection à John F. Kennedy : ses amis, qui se tenaient par rapport à lui dans la distance personnelle voire intime, s'éloignent brutalement, car il est devenu président. Franchir, avec un(e) inconnu(e), le seuil de la distance sociale voire de la personnelle pour entrer dans la sphère de la distance intime constitue un événement mal vécu et l'on peut réfléchir aux situations de distance contrainte, ainsi dans un wagon bondé du métro. Nos propres observations montrent que, dans ce cas, on compense par un détournement du regard et un renforcement de la tonicité corporelle (s'il y a en plus contact physique imposé avec autrui).

On voit que la distanciation sociale prescrite comme geste barrière à un mètre annule l'échelle des trois distances, la ramenant à une distance unique qui exclut l'intime et même la personnelle. C'est la distance sociale (désémantisée car la structure ternaire a disparu), qui s'impose, évidemment inadaptée à bien des rencontres avec autrui.

À un ou deux mètres de l'Autre, il y a inévitablement une importante perte de partage empathique émotionnel, accentuée par le port du masque. Où l'on rejoint un aspect important de la définition brechtienne de la distanciation, que l'on considèrerait un peu vite comme perdue : autrui est « étrangéifié ».

Enfin, ce qui est mis en cause par l'obligation de distanciation sociale est bien la fonction dite *phatique* (découverte par l'ethnologue Malinowski (1962), réintroduite par Jakobson (1963, 2003), et valorisée par Benveniste, 1966) qui régit le contact avec autrui pour enclencher et maintenir la communication non verbale ou verbale. Se rapprocher d'autrui est un geste phatique fondamental ; le regard et les onomatopées (Hep !, Psst !) viennent en soutien, puis les contacts corporels, exclus aujourd'hui, sans oublier les éléments verbaux plus élaborés : « Pardon ! », S'il

vous plaît ! », « Garçon ! » (au café), etc.

Or les difficultés, voire l'échec du contact mettent la communication, sa qualité voire son efficacité même, en danger.

Chacun a pu observer des gestes phatiques se substituant, par exemple, au serrage des mains, prohibé : contact des coudes ou même des pieds. Avec une déperdition certaine de la communication de l'état tonico-émotionnel, du sujet.

4.2. Du port du masque

Après bien des tergiversations, le port du masque (d'un des nombreux types de masque, devrait-on dire, depuis l'efficace jusqu'à l'inutile) a été imposé en France dans les lieux publics fermés et jusque dans les rues fréquentées des centres-villes.

Cela nous rappelle, lors des épidémies de peste, ces cônes inélégants dont les médecins alourdissaient leurs visages, remplis d'ail et d'onguents, pour filtrer l'air respiré en en anéantissant les éléments mortifères.

On se souvient aussi que l'on fuyait les villes, espaces de concentration, croyait-on, de l'épidémie (*Le Décaméron*, de Boccace, 1994, nous montre que l'on fuit Florence et *Mort à Venise*, de Thomas Mann, la cité des Doges).

Mais qu'on ne se y trompe pas : si les parisiens fuient la capitale pour rejoindre leur résidence secondaire en Normandie ou dans l'île de Ré, ou si les téhéranais partent au nord de l'Iran vers les bords de la mer Caspienne, c'est moins pour fuir le virus que pour s'accorder des conditions bien plus confortables de confinement.

Cela dit, une différence essentielle éloigne le port du masque aujourd'hui du sens que cela avait lors des épidémies historiques que nous avons citées. Car le port du masque est à la fois une protection du sujet porteur contre une inhalation contaminante et une protection d'autrui contre une exhalaison mortifère, contrairement par exemple au masque à gaz, protection strictement unilatérale. Chacun est à la fois victime potentielle et possible bourreau : l'inspiration est tout aussi risquée que l'expiration propulsant, nous dit-on, par exemple en cas d'éternuement, le virus jusqu'à deux mètres de distance, dans des aérosolisations toxiques.

D'un point de vue sémiotique, on a là un exemple spectaculaire de cumul

actantiel : un actant passif et subissant et un actant actif et agressif conjoints en tout acteur humain. Et que dire du virus, propulsé au statut d'anti-Destinateur tout puissant vu l'absence – espérons-le, provisoire – de Destinateur efficient ?

Et le récit complexe de nos relations sociales en est profondément perturbé, habitués que nous sommes à une claire discrimination des actants et des rôles : le pompier-pyromane que nous sommes devenus est un exemple typique d'insupportable cumul.

Or, à chaque instant, nous pouvons être, à notre insu et à notre corps défendant, et victime et bourreau, jouet de la manipulation virale.

Même si les spécialistes introduisent des disparités de vulnérabilité à la contamination, ce qui complique et aggrave les choses : de charmants petits-enfants, réputés peu vulnérables, peuvent contaminer allégrement leurs chers grands-parents !

De plus, le masque dissimule toute la partie inférieure du visage comprenant le nez et surtout la bouche et les lèvres, interdisant aux sourds-muets la lecture labiale. Le masque limite fortement les traits permettant la reconnaissance du visage et nous avons tous l'expérience de l'échec de reconnaissance de personnes pourtant familières. Sans oublier la déperdition de l'expression mimique limitée aux yeux et la perturbation notable du flux oral, qui ne vous parvient plus dans la distance habituelle. Exit le sourire, qu'il soit bienveillant ou, au contraire, tirant l'énoncé vers l'ironique.

Le comportement d'interaction avec autrui est donc frappé de redoutables limitations et modifications, engendrant souvent soit des évitements soit des transgressions, ainsi chez les jeunes tentés d'organiser des moments festifs s'abstenant de toutes ces règles. (Darraul-Harris, 2020) Où l'on voit que l'invisibilité du virus est la source soit de comportements de crainte paranoïaque (le virus est partout et nos efforts sont vains), soit de déni pur et simple, voire de mépris de la réalité du danger. On rejoint là la problématique préoccupante du complot, tant il subsiste, ajouterons-nous pour finir, d'incertitudes et d'avis contradictoires concernant ce virus : son lieu d'origine, les responsables éventuels de sa diffusion, le processus réel de la contagion, ses conséquences à moyen et long terme, la fiabilité des tests, la pertinence des vaccins et la durée de l'immunité, etc.

4.3. Vers un récit renouvelé

Vacciner la planète entière consiste donc à tenter de remettre en scène le récit du maintien de la possession de l'objet *santé* en dotant chacun de nous d'un Destinateur interne nous immunisant contre les menées de l'Anti-Destinateur viral.

Ce dispositif immunitaire implanté sera censé appartenir dorénavant à l'espèce humaine, conséquence d'une véritable re-crédation du monde humain.

L'effet bénéfique de la menace planétaire que constitue le coronavirus est la re-constitution d'un actant collectif – l'Humanité – nécessitant une coordination des stratégies et des actions à l'échelle mondiale. Sans oublier les enjeux politiques, économiques et financiers énormes d'une telle opération de vaccination.

Une fois le Covid-19 éradiqué, on pourrait espérer que cet actant collectif se mobilise, comme un seul homme, pour lutter enfin efficacement contre le dérèglement climatique, autrement plus inquiétant pour l'avenir de l'espèce humaine : la Chine, d'où serait partie la diffusion du virus, est le plus grand pollueur de la planète !

5. En guise de conclusion

Dans le contexte de l'immense crise actuelle, non seulement nous sommes face à des ébranlements de la conscience, mais à l'impérative remise en question d'un bon nombre de catégories qui nous gouvernent. Pour les sémioticiens, cela s'analyse en une profonde et progressive re-catégorisation – du sensible, des relations, des conceptions – bref, de tout ce qui fait notre monde, tout ce qui lui donne un sens narratif. Cette immense et inéluctable re-catégorisation nous fait pénétrer peu à peu dans un monde nouveau. Les critères qui fondaient notre perception de la vie quotidienne se modifient, certains s'altèrent et disparaissent, d'autres se renforcent. Un équilibre inédit, et forcément paradoxal, se fait jour.

Mais autour de ce concept sémiotique essentiel, « Covid-19 », il faut gérer également, dans sa globalité et dans la diversité de ses domaines d'exercice, la dimension cognitive du discours. Ici, la véridiction est la clef de voûte, tant ses diverses facettes (vérité, secret, mensonge, fausseté) sont mises en jeu dans les discours covidien. Notre époque pandémique est celle des flottements surprenants de la véridiction, renouvelés sans cesse comme les vagues sur le rivage. Plus rien

n'est sûr, partout les versions du réel et du croire circulent – et ne s'affrontent même pas. On ne peut se raccrocher à la moindre certitude. Cela mériterait une longue exploration, méthodique et, sinon exhaustive, du moins représentative des discours tenus, assumés, détrompés ; des savants portés au pinacle, et ensuite destitués...

Quel que soit le domaine du savoir concerné, ce phénomène de crise de la vérité est le trait isotopant majeur qui les relie : qu'il s'agisse de science biologique, de masques, de test, de médicaments, de politique sanitaire, d'immunité, de vaccin, de positions et prises de position politiques, tout est soumis à la même non-règle. La vérité semble ne plus avoir droit de cité. Excepté une : la mort.

Références Bibliographiques

- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Bertrand, D. (2000). *Précis de sémiotique littéraire*. Paris, Nathan.
- Bertrand, D. (2019). « La sémiotique au sein de la théorie littéraire aujourd'hui », in : M. Athari Nikazm (éd.). *Sémiotique de la littérature, de l'art et de la culture. Nouvelles perspectives de la recherche*. Actes du premier colloque international sémiotique. Université Shahid Beheshti. Téhéran, Khamoush.
- Bertrand, D. (2021). « Immanence et engagement. La sémiotique face à l'écriture inclusive », in J. Alonso, F. de Sciullo, eds., *Sémiotique, implication, engagement*. Paris, L'Harmattan, « Eidos » (à paraître).
- Boccace, G. (1994, 1471). *Le Décaméron*, traduction de Marthe Dozon, Catherine Guimbard, Marc Scialom, sous la direction de Christian Bec. Paris, Le Livre de Poche.
- Brecht, B. (1948). *Petit Organon pour le théâtre*. Paris, De l'Arche. (Fragments 34, 47 à 49, 58 à 62).
- Darrault-Harris, I. (2002). « La sémiotique du comportement », in A. Hénault (éd.). *Questions de sémiotique*. Paris, PUF, « Premier Cycle », p. 389-425.
- Darrault-Harris, I. (collab. J. Fontanille, eds.) (2008). *Les Âges de la vie, Sémiotique de la culture et du temps*. Paris, PUF, « Formes Sémiotiques ».
- Darrault-Harris, I. (2018). « Sémiotique et sciences psychologiques », in A. Biglari, *Sémiotique en interface*. Paris, Kimé, p. 141-182.

Darrault-Harris, I. (2019). « Des actions de papier à celles de chair et d'os. De l'éthologie à la sémiotique du comportement ». *Langages*, 213, p. 43-54.

Darrault-Harris, I. (2020). « Vous avez dit “narrativité” » ? *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. 2020/1, vol. 10, p. 225-259.

Greimas, A. J. et Courtés, J. (1979, 1993). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette.

Hall, E. (1971). *La dimension cachée*. Paris, Seuil.

Jakobson, R. (rééd. 2003). *Essais de linguistique générale* (1 et 2). Paris, Minuit. [1963 (t.1), 1973 (t.2)].

Latour, B. (2021a). *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond.

Latour, B. (2021b). « Pour tout réinventer, il faut revenir sur terre ». Entretien au magazine *L'Obs*, n° 2933. 14.01.21.

Malinowski, B. (1935/1962). *Coral Gardens and Their Magic*. vol. II: *The Language of Magic and gardening*. Réimpression, Bloomington, Indiana U. P.

Mann, Th. (1965, 1^{er} éd. 1912). *Der Tod in Venedig. La Mort à Venise* (bilingue), Paris, Le Livre de poche.

Les sites :

Rentier, B. (2020). « Le choix des mots détermine la perception des dangers et le choix des stratégies ». <https://bernardrentier.wordpress.com>. (26/07/2020)

<https://www.afp.com/en> (12.05.2020)

<https://www.who.int/fr/emergencies/diseases/novel-coronavirus-2019>.

<https://www.franceinter.fr/> (Matinale 7/9 du 14 janvier 21)

<https://www.francetvinfo.fr> (18 janvier 2021)